

Histoire d'Amyle et d'Amys

Adapté par Élisée Escande

Autrefois, vivaient en Lombardie deux chevaliers qui s'aimaient comme deux frères, et leurs femmes s'aimaient comme deux sœurs.

Ils eurent chacun un petit garçon, le même jour. L'un fut nommé Amys, et l'autre Amyle. Ils furent élevés ensemble, comme des frères jumeaux, et ils vivaient tellement de la même vie qu'ils finirent par se ressembler tout à fait, de sorte que, lorsqu'ils eurent douze ans, même leurs parents avaient peine à les distinguer l'un de l'autre.

Cette année-là, le duc de Lombardie donna de grandes fêtes à l'occasion d'un tournoi. Les deux seigneurs y furent conviés, et ils prirent leurs petits garçons avec eux. Le duc les trouva si aimables qu'il voulut les garder à sa cour et les mit au nombre de ses pages.

Amyle et Amys apprirent tout ce que l'on apprenait dans ce temps-là, et leur amitié ne fit qu'augmenter. Lorsqu'ils eurent dix-huit ans, le duc les fit chevaliers, et il donna la place de majordome à Sir Amys et celle d'intendant à Sir Amyle. Le seigneur, qui avait rempli auparavant les fonctions de majordome, fut très contrarié de se voir remplacé par un tout jeune homme et, de ce moment, il devint l'ennemi de Sir Amys.

Tout alla bien pendant quelque temps. Les deux jeunes chevaliers étaient si gais et si aimables que chacun leur voulait du bien, sauf leur ennemi. Au bout d'un an ou deux, un messenger vint prévenir Sir Amyle que ses parents avaient été emportés par une épidémie, et qu'il lui fallait venir prendre possession de son héritage. Il eut bien de la peine à se séparer de Sir Amys, mais il fut obligé de partir. Ils se dirent adieu, en se promettant de ne jamais oublier le lien qui les unissait, car ils étaient devenus frères d'armes, selon les lois de la chevalerie. Sir Amyle retourna dans son château, où il ne tarda pas à se marier, et il vécut heureux au milieu de ses vassaux. Sir Amys resta seul pour lutter contre les embûches que lui dressait l'ancien majordome.

Vers cette époque, la fille du duc, Bélisante, atteignit sa quinzième année, et le duc donna un tournoi en son honneur. Sir Amys vainquit tous ses adversaires et nul chevalier n'était plus grand ou plus beau que lui.

— Il sera mon chevalier, se dit Bélisante.

Elle chercha à lui parler et fut si charmée de son esprit et de son amabilité qu'elle désira l'avoir pour mari. Amys savait fort bien que jamais le duc n'y consentirait, et il refusa de la demander en mariage : cependant, comme Bélisante était fort jolie et gentille, et qu'elle pleura amèrement en entendant cette réponse, Amys lui promit que, dans huit jours, si elle n'avait pas changé d'idée, il la demanderait en mariage. Malheureusement, l'ancien majordome les écoutait derrière un buisson, et il n'eut rien de plus pressé que de courir chez le duc et de lui dire que Sir Amys cherchait traîtreusement à lui enlever sa fille. Le duc se mit d'abord en grande fureur, puis, comme il aimait beaucoup le jeune seigneur, il le fit venir et lui demanda de jurer qu'il n'avait jamais pensé à Bélisante.

Sir Amys se trouva bien embarrassé. Il ne pouvait rien expliquer, car c'eût été accuser Bélisante et l'exposer à la colère de son père ; d'un autre côté, s'il n'était pas vrai qu'il eût voulu l'enlever, il lui avait promis de la demander en mariage. Dans un moment de

faiblesse, il fit le serment qu'il n'y avait rien de vrai dans cette histoire, et qu'il était prêt à se défendre contre son accusateur, dans un combat singulier, comme c'était alors la coutume.

Son ennemi releva le gant, et, comme son pouvoir à la cour était très grand, aucun seigneur n'osa s'offrir comme répondant pour Amys. Il fallut que Bélisante et sa mère, la duchesse, qui avait une grande affection pour le jeune homme, se présentassent comme les répondantes pour Sir Amys.

Celui-ci était fort troublé. Il avait fait un faux serment, et ne se sentait pas sûr de la victoire. Bélisante et sa mère avaient beau lui rappeler toutes les vilaines actions du majordome à son égard, il répondait toujours : « Oui, mais alors il avait tort, tandis que, cette fois, c'est moi qui suis coupable. »

Il ne pouvait ni se battre, pour être vaincu, ni fuir, pour laisser emprisonner Bélisante. Tout d'un coup, il se rappela son ami. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il se rendit en toute hâte à son château et trouva Sir Amyle qui se mettait en voyage. Il lui raconta toutes ses aventures, et comment il n'osait pas combattre avec un faux serment sur la conscience.

— Oh ! n'est-ce que cela ? s'écria Sir Amyle en riant. Allez à mon château, dites à ma femme que Sir Amys a besoin du cheval, et que vous partez ce soir pour visiter vos domaines ; moi, je vais à la cour.

Sir Amyle se hâta de se rendre à Milan, où le duc tenait sa cour, mais le chemin était long, et quand, le matin du jour fixé, le champion ne parut pas, le majordome exigea que les règles du combat fussent appliquées, c'est-à-dire que les répondantes fussent brûlées vives.

Déjà le bûcher était dressé et les malheureuses princesses se dirigeaient de ce côté, quand Sir Amyle arriva au galop de son cheval et les fit délivrer. Puis il entra au palais et revêtit l'armure de Sir Amys. Enfin, montant à cheval, il se rendit dans la lice où l'attendait son adversaire.

— Arrive que pourra, se dit-il, j'aiderai mon frère.

Il prononça le serment d'innocence et le combat commença. Le majordome porta à Sir Amyle un coup violent et le fit chanceler sur sa selle. Déjà le traître se précipitait sur le jeune chevalier, quand celui-ci fit cabrer son cheval et plongea sa lame dans le côté de son ennemi, qui roula à terre. Sir Amyle fut proclamé vainqueur, mais il avait perdu tant de sang qu'il s'évanouit et dut être porté dans les appartements de la duchesse, qui était au courant du stratagème.

Quelques jours après, Amyle envoya un messenger à Sir Amys pour lui dire de se trouver dans la forêt à un certain endroit désigné. Là, les deux chevaliers échangèrent leurs habits de nouveau, et s'embrassèrent, tout heureux de se retrouver sains et saufs. Puis, Sir Amyle retourna à sa femme et Sir Amys à sa fiancée, et ils vécurent heureux ; car le Duc avait fini par consentir au mariage.

D'après des vieilles chroniques rimées d'Angleterre, par M. LANG.